

	Caëric Pierre : Né le 12-05-1851 à Tréméven ; 1876, prêtre et vicaire à Plounéour-Ménez ; 1892, recteur de Tréflès ; 1901, curé-doyen de Plogastel-Saint-Germain ; 1918, retiré à l'hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé ; décédé le 21-11-1920. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1920 p. 777-778.
--	--

M. CAËRIC, Vicaire à Plounéour-Ménez, recteur de Tréflès, curé-doyen de Plogastel-Saint-Germain, telles furent les trois étapes progressives, les seules, de la carrière sacerdotale de M. Caëric.

Ceux qui connaissent les difficultés que d'anciennes divisions politiques, heureusement apaisées ou atténuées par la guerre, opposaient à l'apostolat du prêtre dans ces paroisses, comprendront quelles qualités dut y apporter M. Caëric pour n'y être ni brisé ni même entravé dans son œuvre. Un zèle inlassable, mais discret et pondéré, servi par un jugement droit et une bonté qui d'abord attirait les cœurs, c'est ce qui a fait du regretté et vénéré défunt l'homme des situations délicates et des milieux difficiles.

Né à Tréméven en 1851, il devenait, tôt après son ordination, en 1876, vicaire de Plounéour-Ménez. Le bon M. Jouve y avait fort à faire pour pacifier les esprits. M. Caëric l'y aida de toute sa jeune bonne volonté, et s'il ne réussit pas toujours à faire prévaloir les conseils du presbytère parmi cette population jalouse de son indépendance et parfois alors frondeuse, du moins sut-il, en se faisant aimer, ramener au clergé les sympathies et le respect de tous. Son souvenir encore vivant parmi eux le prouve avec éloquence.

Il y avait d'ailleurs dans ce champ, aux apparences un peu ingrates, des possibilités de culture intensive et des indices d'heureuses vocations pour l'Eglise. Le jeune prêtre, ne comptant pour rien son temps et sa peine, jeta de ce côté le meilleur de son attention et de son cœur. Sa chambre se transforma en une salle d'étude. Douze élèves y passèrent pendant ses dix-sept ans de vicariat dans la paroisse. Il fut assez heureux pour voir six d'entre eux monter peu à peu, jusqu'à l'ordination sacerdotale, les degrés du sanctuaire. Quatre autres que leurs inclinations dirigèrent vers les études de médecine, gardèrent toujours de son dévouement, de ses directions et de ses conseils, un souvenir fidèle et reconnaissant.

En 1893, M. Caëric devenait recteur de Tréflès. Il trouvait là une population bien chrétienne, mais travaillée, elle aussi, par des dissensions qui n'étaient pas sans créer de nombreux obstacles au ministère pastoral. Le tact, la bienveillance du nouveau Recteur, alliés à une fermeté opportune et prudente, réussirent à concilier, pour le plus grand bien de la paroisse, les éléments opposés. Conseiller écouté de ses paroissiens, il devenait aussi, par l'ascendant naturel qu'il exerçait, par le jugement sûr qu'on lui reconnaissait, par l'affabilité jamais démentie avec laquelle il recevait, le guide autant que l'ami de ses confrères des environs.

Cet ensemble de qualités désignait M. Caëric à un plus grand théâtre d'action et d'influence. Aussi sa nomination comme curé-doyen de Plogastel-Saint-Germain en 1901 fut-elle accueillie avec joie par les innombrables amis qu'il comptait dans le diocèse. Ce n'était guère pour lui qu'un changement de

latitude et de costumes. L'état d'esprit de sa nouvelle population lui réservait à peu près les mêmes difficultés qu'à Tréfléz et à Plounéour. L'expérience qu'il en avait déjà acquise allait être précisément le meilleur des leviers pour en triompher. Les maîtresses qualités qu'il avait montrées ailleurs s'affirmèrent ici avec une force de rayonnement encore agrandie. Il s'y fit aimer et vénérer de tous et jusque des ennemis mêmes de la religion.

Sa santé malheureusement se ressentait de cette continuité d'efforts et de contention exigée par la nature même de son apostolat. Peut-être aussi gardait-il de son long séjour dans le rude climat des montagnes d'Arrhée des restes, qui s'aggravèrent, de quelque affection de poitrine mal guérie. La guerre survint qui n'allégea ni ses fatigues ni ses soucis. M. Caëric s'usait avant son heure et, en 1918, désolant sa paroisse, mais se rendant à la nécessité, il sollicita de passer dans l'hospitalière maison des Augustines de Pont-l'Abbé les derniers mois d'une vie si utilement employée mais vouée désormais à l'impuissance.

Il lui restait pourtant à donner à ceux qui l'entourèrent de leurs soins dévoués et affectueux, l'édifiant spectacle de la piété la plus solide et, dans les souffrances terribles à travers lesquelles il s'achemina vers la tombe, l'exemple du courage le plus sacerdotal et de la résignation la plus chrétienne. Le matin du 21 Novembre, il rendait à Dieu son âme fortifiée par les sacrements. C'était celle d'un bon et vaillant serviteur dont tout le désir et toute l'ambition se résumaient en un mot : *Adveniat regnum tuum*. Ce règne, nous n'en doutons pas, est aussi arrivé pour lui.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1920, p. 777

